

qu'elle n'a pas éditée dans sa pensée tout un monde de projets pour votre avenir?... Qui vous dit qu'elle n'ait pas déjà disposé de vous?...

— Disposé de moi! s'écria René en pâlisant. Serait-ce possible?

— Pourquoi non?

— Je ne l'admettrais pas.

— Le pourriez-vous? Il y a dans la vie des barrières infranchissables.

— Si l'on ne peut les franchir, on les brise.

— Le monde a des exigences qui s'imposent.

— On se révolte.

— Votre mère peut être riche et porter un grand nom...

Or, un nom et une position de fortune peuvent vous enlever la liberté de votre cœur.

— Ah! taisez-vous, Paul! s'écria Renée, taisez-vous! Je commence à vous comprendre et vous me faites peur! Quelle idée avez-vous de moi si vous croyez que je changerais d'âme en retrouvant ma mère, et que si cette mère inconnue avait disposé de mon cœur, de ma main, je me laisserais imposer ses volontés, reniant le passé, payant votre dévouement par l'ingratitude et trahissant à la fois votre amour et le mien!... c'est mal et c'est cruel!

— Renée... chère Renée... commença Paul les mains jointes.

La jeune fille, l'interrompant, poursuivit:

— Me jugez-vous capable de me laisser griser par l'orgueil? N'êtes-vous pas certain que si ma mère me commandait de renoncer à vous, je refuserais d'obéir, et que de vous seul je voudrais tenir un nom? Par vous j'ai senti battre mon cœur, ce cœur est à vous entier et ne cessera jamais d'être à vous... Nous supposons qu'un avenir brillant s'offre à moi, eh! bien, si vous admettez que cet avenir puisse nous séparer, j'y renonce... Prenez la lettre qui se trouve en vos mains, décelez-la sans la lire et brûlez-en les débris! Je resterai ce que je suis encore à cette heure, Renée sans autre nom, sans mère et sans famille, mais avec mon cœur qui vous appartient et mon amour qui est tout à vous!...

L'étudiant prit sa fiancée dans ses bras et la serra contre sa poitrine.

— Oui... oui... chère Renée, je vous crois, s'écria-t-il, et je ne crains plus rien!... Vous m'aimez, et dans votre amour, vous sauriez trouver la volonté, la force et le courage...

— Tous les courages!... répondit la fille de Marguerite. Rien au monde n'aurait le pouvoir de nous séparer, mais ne doutez plus!...

— Jamais, je vous le promets..

L'heure s'écoulait.

Paul, complètement rassuré désormais et ne conservant aucun de ses sombres pressentiments, dit le premier:

— Il faut partir...

— Je suis prête... répondit Renée.

Les deux jeunes gens gagnèrent la place de la Bastille où ils prirent une voiture.

— Où allons-nous? demanda le cocher.

— Rue des Pyramides, no 18, répliqua Paul.

Peu de paroles furent échangées pendant le trajet. Lorsque les fiancés pénétrèrent dans l'étude du notaire, leurs cœurs battaient avec une violence facile à comprendre.

Renée était pâle. Un petit tremblement nerveux agitait ses lèvres de Paul. Il fit appel à toutes sa force de volonté; il

retrouva le calme dont il avait besoin et, s'adressant à l'un des clercs, demanda:

— Le cabinet de monsieur le principal, je vous prie!

On le lui indiqua.

La porte était ouverte. Paul et Renée franchirent le seuil de cette pièce où nous avons déjà introduit nos lecteurs.

Le maître clerc leva la tête et fixa sur le jeune couple un regard interrogateur.

— Monsieur, lui dit Paul, mademoiselle est chargée de remettre en mains propres à M. Auguy une lettre d'une importance capitale, et je vous prie de vouloir bien nous faire admettre dans son cabinet le plus tôt possible...

— Vous n'attendrez pas du tout si, comme je le crois, le patron est seul... répliqua le principal. Je vais m'en assurer...

Le notaire était seul en effet.

Renée et Paul furent introduits. La fille de Marguerite tremblait si fort qu'elle avait peine à se soutenir.

M. Auguy s'en aperçut et s'empessa de lui avancer un siège près de son bureau; ensuite il désigna du geste un fauteuil à l'étudiant et s'assit lui-même en face des deux visiteurs.

Le notaire garda le silence pendant une seconde pour donner à l'agitation visible de la jeune fille le temps de se calmer, puis il dit:

— Mon maître-clerc m'a prévenu, mademoiselle, que vous aviez une lettre très importante à me remettre en mains propres.

Renée fit de la tête un signe affirmatif, car la violence de son émotion ne lui permettait pas de prononcer un mot. Paul répondit pour elle.

— En effet, monsieur; mais avant tout je crois devoir vous communiquer une autre lettre au sujet de laquelle vous ne me refuserez pas, sans doute, quelques éclaircissements...

En parlant ainsi l'étudiant tirait de sa poche un portefeuille renfermant les deux missives que nous connaissons. Il en prit une. C'était celle que Jarrelonge, transformé pour la circonstance en domestique de bonne maison, avait portée à madame Ursule, à Maison-Rouge, à « l'Hôtel de la Gare. »

— Voyez, monsieur... continua Paul, en la tendant, tout ouverte, au notaire.

Ce dernier y jeta les yeux, devint très pâle, et son visage prit une expression d'étonnement et d'effroi.

— Que signifie cela?... s'écria-t-il après avoir lu jusqu'au bout.

— C'est à vous que je le demande... répliqua Paul. C'est vous qui devez me l'apprendre puisque cette lettre semble émaner de vous...

— Elle est fautive, monsieur, l'reprit impétueusement l'officier ministériel. Jamais je n'ai écrit ce que je viens de lire! Jamais je n'ai signé ces phrases incompréhensibles pour moi... Ce papier porte l'en-tête de mon étude, il est vrai... On a imité mon écriture, on a contrefait ma signature... l'habileté du faussaire était grande et tout le monde devait être sa dupe, même mes correspondants habituels, mais je ne comprends pas le but de ce faux...

— J'étais certain d'avance de ce que vous venez de me dire, répondit Paul, et je vais vous expliquer ce qui vous semble obscur... Le faux en question avait pour but de préparer un crime...

— Un crime! répéta le notaire effaré.

— Oui, monsieur, et malheureusement ce crime a été accompli!... Permettez-moi une question...

— Faites, monsieur...